

obligé de payer. Ajoutez à ce chiffre environ 80 millions que coûteraient à l'Etat les œuvres d'assistances accomplies gratuitement par les religieux. Soit, en tout, 208 millions que le gouvernement devrait tirer annuellement du trésor pour payer les gens qui feraient la besogne des religieux.

«L'Etat, ajoute l'Ami du Clergé, sait tout cela parfaitement, et mieux que vous et moi, lui qui a entre les mains la statistique des innombrables bonnes œuvres qu'exerce sur le sol français le zèle des congréganistes de tout sexe, de tout ordre. Il sait que c'est là un service suprême, inappréciable, rendu à la société : n'importe ! La franc-maçonnerie ordonne ; il obéit et étrangle toutes ces victimes ; il déclare de sang-froid que les congrégations sont des sociétés purement financières, tout comme des compagnies de gaz ou de chemins de fer ; il ment odieusement, et en a parfaitement connaissance ; n'importe ! Ce qu'il va faire est une ruine morale, irréparable pour la France, n'importe ! Les pauvres vont gémir et pleurer ; n'importe ! Le peuple pourrait bien ouvrir les yeux, qui sait ? La République en périra peut-être ! Encore et toujours, n'importe ! C'est une curée immonde de sang innocent et d'ignominies. Il s'y vautre. Après lui le déluge ! Ainsi le veulent les rois de l'or et du triangle, les tout puissants maîtres du jour. »

Rien d'étonnant qu'une pareille monstruosité ait soulevé une réprobation générale.

Maintenant que fera-t-on ? Les congrégations consentent bien à périr, mais non pas à s'étrangler de leurs propres mains. La résistance s'organise donc sur toute la ligne, et, il nous fait plaisir de voir que la Jeunesse catholique prend une part active à la lutte—A nos cousins de la vieille France nous criions : bravo ! Peu importe que vous sortiez victorieux du combat, l'Eglise et la France auront du moins appris à compter sur vous.

JACQUES-CŒUR.

VIVENT LES PAROISSIENS DE LA RIVIÈRE-AUX-SABLES ET LEUR BRAVE CURE !

Voilà ce que disaient avec conviction et reconnaissance les membres de la fanfare, après leur belle excursion du 30 mai dernier.

Rien d'étonnant à cela, nous avons été si chaleureusement accueillis, les parents de nos confrères, particulièrement, avaient donné tant de marques de sympathie, et..... nous avons goûté la généreuse hospitalité de monsieur le Curé !

Nous la fîmes donc cette promenade traditionnelle. Le matin nous étions en voiture, causant gaiement, riant, chantant. En avant ! les petits chevaux canadiens du Sagueuay ; ne savez-vous pas comment on monte les côtes, et, encore mieux, comment on les descend ?

On arrive ; vite ! un morceau de bande pour saluer monsieur le curé (à tout seigneur tout honneur) et aussi pour ses ouailles, et enfin, pour faire voir que ce n'est pas pour rien que nous tenons ces machines en cuivre qui brillent au soleil. Ce ne fut pas le seul nous en exécutâmes bien d'autres encore ; il y en eût de la musique, ce jour-là à St-Dominique de Jonquière. On nous a dit depuis que les échos des bois en répètent les accords, que l'air est encore rempli d'harmonies et que le temple splendide en résonne toujours.

Mais on ne peut vivre seulement d'idéal, ici-bas ; il faut quelques chose de plus. Voyez-vous, là-bas, ce joli bocage au bord de la majestueuse rivière, tout près de la demeure de M. L. Bergeron ? O nature, que tu es belle, lorsqu'ainsi..... nous faisons des crêpes ! Ah ! oui ! nous en fîmes des crêpes, et qui n'a connu ce plaisir quand il était au collège ?

Heureuse journée ! sur la terre et sur l'onde nous passâmes des heures charmantes.

Le soir venu, il ne nous fut pas permis de souper chez nous, c'est-à-dire là où nous avions dîné, mais bien à la table de M. le curé, dont le cœur est grand, plus grand que lui-même. C'est lui qui sait nous divertir..... avec des desserts ? certainement : et aussi avec des histoires..... et des histoires vraies, et intéressantes, par-dessus le marché.

Nous savons maintenant pourquoi un certain monsieur, autrefois confrère de monsieur le Curé, n'aime pas les collèges classiques. Dame ! ce n'est pas surprenant ; quand on ne mérite pas de s'en faire aimer, on les quitte, et plus vite qu'on ne voudrait. On peut même en quitter plusieurs de suite. Prenez garde aux mauvaises lectures, mes amis, ce *quidam* en avait déjà fait beaucoup à cette époque, et il paraît qu'il ne s'en est pas guéri.

Allons maintenant rendre grâce au ciel, et terminer cette journée par la prière. Les cloches carillonnent harmonieusement : c'est pour nous inviter au mois de Marie.

Ce n'est pourtant pas dimanche, mais il y a foule. S'il fallait aussi, que toutes les paroisses fussent en mesure de faire de la musique comme la nôtre, que pourrions-nous faire en retour de l'hospitalité de nos aimables voisins ?

On écoute avec un intérêt visible, la pieuse allocution de M. le Directeur, et la musique sacrée enchante tous les assistants.

Après la cérémonie, M. le curé nous remercie en termes émus : il avait déjà oublié ce que nous lui devons.

Une sérénade encore aux braves paroissiens, et, vite, rendons-nous à la gare ; le convoi, cette fois, n'a pas eu assez d'esprit pour être en retard.

Au revoir, bons amis..... Houp ! houp !

la locomotive hurlante et fumante s'ébranle et nous entraîne à toute vitesse.

Nous allons nous reposer et faire de beaux rêves.

LÉVI.

PHILOSOPHIE DE TOUT LE MONDE

L'"acte d'être" reçu dans une essence, nous l'avons vu, est borné par cette essence et s'y conforme, comme le contenu est borné par le contenant et s'y conforme. Si l'on nous objectait que dans le cas où l'essence qui reçoit serait infinie l'"acte d'être" pourrait être à la fois reçu et infini, nous répondrions simplement qu'une essence qui a besoin de recevoir l'existence ne peut être infinie.

Ainsi donc il est universellement vrai que l'être fini est composé de deux éléments qui sont : "acted d'être" reçu ; essence qui le reçoit. L'existence est reçue dans l'essence et lui donne d'être réellement ; l'essence reçoit l'existence chez elle et lui donne d'être ceci où cela. Dès lors que pour désigner un être existant réellement on est obligé d'ajouter quelque chose au verbe *être* qui exprime l'"acte d'être" ou l'existence, il s'ensuit que cet être est fini ; et les mots qui suivent le Verbe *être* font connaître ses limites.

Du sein de l'éternité j'entends une voix qui dit : je suis celui qui suis, c'est là tout mon nom ; j'adore et je dis : c'est l'être infini qui parle, c'est Dieu lui-même. Mais que, dans l'espace immense occupé par la création, une être créé élève la voix et veuille se faire connaître à moi en disant : je suis ; je continue à prêter l'oreille et j'attends la suite. Elle ne tarde pas à venir : je suis une substance, je suis un accident ; je suis un ange, je suis un homme ; je suis Michel, je suis Gabriel ; je suis Pierre, je suis Paul. Mon esprit fait alors le même travail de classification et de détermination que l'orsque j'étudie la géographie et qu'il s'agit de trouver la position qu'occupe sur la carte telle ou telle contrée, telle ou telle ville déterminée.—Il s'agit de trouver Paris, par exemple. Paris est en Europe : voici l'Europe ; Paris est dans la France : voici la France ; dans la France, Paris occupe telle position au bord de la Seine qui est au nord de la France : voici le Nord de la France, voici la Seine, voici Paris.—De même je trouve la position que Gabriel occupe parmi les êtres créés en cherchant dans